



La représentation topique des « bestes » dans le Pelerin de Lorete de Louis Richeome (1604)

Frédérique Marty

Volume 7, Number 1, 2023

L'animal dans la fiction narrative
Animals in narrative fiction

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1110888ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1110888ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

SATOR, Société d'Analyse de la Topique Romanesque d'Ancien Régime

ISSN

2369-4831 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marty, F. (2023). La représentation topique des « bestes » dans le Pelerin de Lorete de Louis Richeome (1604). *Topiques, études satoriennes / Topoi Studies, Journal of the SATOR*, 7(1). <https://doi.org/10.7202/1110888ar>

Article abstract

In *Le Pelerin de Lorete*, written by the Jesuit Louis Richeome (1604), the days of pilgrimage are often punctuated by the encounter of several animals. Wild or domestic beasts, birds, and hunting animals follow the pilgrim and reader in their accomplishment of the physical and spiritual journey. In this article, we will question the meaning of the representation of animals in *Le Pelerin de Lorete*. Inspired by the Bible, Antiquity, and the medieval bestiary, Richeome develops his own "bestiary" by showing animals with his sensitivity, curiosity, and, above all, a real passion.

© Frédérique Marty, 2024



This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La représentation topique des ‘bestes’ dans le *Pelerin de Lorete* de Louis Richeome (1604)

Frédérique Marty
Penn State Behrend

Publié pour la première fois au début de l’année 1604¹ chez Simon de Millanges à Bordeaux, *Le Pelerin de Lorete. Vœu à la glorieuse Vierge Marie Mere de Dieu* du jésuite Louis Richeome mêle à la fois catéchisme, méditation, récit de pèlerinage et roman d’aventure. Illustré de 14 gravures, ce texte de plus de 900 pages retrace l’histoire de la maison de la Vierge à Lorette – la Santa Casa – et propose un guide spirituel et concret à l’usage des pèlerins. Menacée par les Sarrazins à la fin du XIII^e siècle, la sainte demeure de Nazareth aurait été déplacée par les anges à Lorette, en Italie orientale, près de la cité de Recanati. Elle attirait au XVII^e siècle de nombreux pèlerins venus des quatre coins de l’Europe. *Le Pelerin de Lorete* de Richeome s’inscrit donc directement dans cette tradition mariale dont le but était d’étendre universellement la renommée du pèlerinage ainsi que la foi catholique.

Dans cet ouvrage qui a peu retenu l’attention de la critique², Richeome démontre une passion véritable pour les animaux et la nature, et fait de son lecteur un élève à « L’école des bêtes ». En effet, les quarante journées narrées dans l’ouvrage sont bien souvent ponctuées par l’évocation ou la rencontre d’un ou plusieurs animaux qui accompagnent le méditant dans l’accomplissement de son pèlerinage physique et spirituel.

Dans cet article, nous interrogerons le sens de la représentation des animaux dans *Le Pelerin* ainsi que la nature topique de cette représentation. Nous nous intéresserons tout particulièrement aux abeilles, belettes, serpents et aux animaux de la chasse décrits à plusieurs reprises par le Père Richeome.

Présence des animaux dans Le Pelerin

¹ Louis Richeome, *Le Pelerin de Lorete. Vœu a la glorieuse Vierge Marie Mere de Dieu pour Monseigneur le Daufin*. A Bordeaux, par S. Millanges, 1604.

² Seuls l’Abbé Brémond, Marie-Christine Gomez-Géraud et Pierre-Antoine Fabre y ont consacré un article ou un chapitre. La thèse de Frédérique Marty-Badiola (*Le Pelerin de Lorete de Louys Richeome. Edition annotée et commentée précédée d’une étude littéraire et iconographique* ; Université de Pau, 2014) est actuellement en cours de publication.

Organisé en cinq grandes parties, *Le Pèlerin de Lorete* mime le déroulement d'un pèlerinage à la Maison de Lorette. Les deux premières parties de l'ouvrage fournissent les assises historiques (« La Maison de Lorete ») et spirituelles (« L'Appareil du Pèlerin ») du voyage. La troisième partie, intitulée « L'Allée du Pèlerin », est consacrée aux 21 premières journées, alors que la quatrième partie intitulée « La demeure du Pèlerin » rapporte le séjour du pèlerin à Lorette même où il doit contempler les mystères de la vie de la Vierge Marie. La cinquième partie, qui déroule sur 10 jours le retour des pèlerins, introduit une rupture générique et propose un véritable récit d'aventure, offrant au lecteur une respiration romanesque après les longues journées d'un pèlerinage presque uniquement spirituel. C'est dans cette dernière partie, intitulée « Le Retour du Pèlerin ou les dix jours de Lazare », que les animaux³ sont le plus présents. Cependant les gravures de grande qualité qui ornent l'ouvrage tout du long, réalisées par Léonard Gaultier avec la collaboration de Richeome passionné de peinture, font également la part belle aux animaux. Les mots sont plusieurs fois redoublés par l'image.

Pour évoquer les animaux, Richeome fonde son discours sur la Bible, notamment l'*Ancien Testament* qu'il cite dans les marges de son texte. Dans *Le Pèlerin*, le jésuite utilise le plus souvent l'hyperonyme « bestes » pour désigner les animaux⁴. Dans la deuxième partie de son ouvrage intitulée « L'Appareil du Pèlerin », Richeome rappelle les obligations quotidiennes du pèlerin lors de son voyage, l'une d'elles étant « louer » Dieu à travers sa création :

[...] il [le pèlerin] admirera Dieu en ces corps et lumieres immortelles ; voyant les montaignes, les plaines, les rivieres, les plantes, les bestes, et autres creatures [...]⁵.

Le jésuite reprend ici le Livre de Daniel dans l'*Ancien Testament* qu'il cite en français à l'intérieur de son texte en ajoutant la citation latine : « *Benedicite omnia opera Domini Domino*⁶. » Ce passage renvoie également au Psaume 148, 1-13⁷ appelant toutes les œuvres de la création à louer

³ Dans *La Peinture spirituelle*, publié chez Pierre Rigaud en 1611, le Père Richeome consacre également le livre sixième aux plantes et aux animaux (oiseaux et insectes) des jardins. Dans son article « Exotisme, altérité animale et identité humaine. Les perroquets de Jean de Léry », Marie-Christine Gomez-Géraud souligne l'élaboration « d'un bestiaire spirituel quand [Richeome] décrit les jardins de Sant'Andrea del Quirinale, dont les éléments remontent à la littérature exemplaire médiévale », p. 3.

⁴ Alors que le mot « animaux » est utilisé à 15 reprises (et « animal » à 8 reprises), on compte 58 occurrences de « bestes ». Au singulier, le mot « beste » désigne également le diable.

⁵ Richeome, *op. cit.*, p. 147.

⁶ Daniel 3, 57.

⁷ Psaume 148, 1-13.

Dieu depuis les cieux en passant par toutes les parties de la terre telles que les montagnes, les rivières, les plantes, les animaux et les hommes. Cette hiérarchie de la nature⁸ se retrouve chez Aristote⁹ auquel Richeome se réfère également à plusieurs reprises pour la description de certains animaux, comme nous le verrons plus loin. Ainsi, une des premières références aux « bestes » nous indique que pour Richeome, l'animal fait partie intégrante de la création divine et sa relation avec l'homme se définit sous le regard de Dieu.

Dans cet ouvrage volumineux, pas moins de 55 sortes d'animaux sont mentionnées par le jésuite, composant ainsi un véritable bestiaire pour son pèlerin. Si Richeome ne propose pas directement de classement, il s'inspire toutefois de *L'Histoire des animaux* d'Aristote, et plus encore de *l'Histoire naturelle*¹⁰ de Pline des Livres VIII à XI traitant respectivement des animaux terrestres, aquatiques, de l'histoire des animaux et des insectes. Nous pouvons établir une typologie des animaux évoqués dans *Le Pelerin*:

- Les oiseaux sont les plus représentés : l'ibis, l'oiseau de Paradis, le Toucan, le pic-vert, l'aigle, la cigogne, le perroquet, le paon, le passereau, l'hirondelle, le corbeau, le rossignol, le hibou, le houbier (petit faucon), l'autour, le milan, le gerfaut, la cigogne, le passereau, la perdrix, l'épervier, le faucon. On compte donc 22 bêtes à plumes.
- « Les petites bestes » sont au nombre de cinq : l'abeille, le frelon, le taon, l'araignée.
- On note la présence d'un seul poisson, le « Poisson du Lavaret »¹¹.
- Les animaux terrestres se répartissent en deux catégories en fonction de leur taille et de leur férocité. Les « grosses bestes feroces » comprennent le loup, l'ours, le lion et la lionne, le bouc, l'hyène, le rhinocéros, le sanglier. Le serpent fait aussi partie de cette catégorie en raison de sa dangerosité. Classées à la suite de ces huit animaux dangereux, se trouvent seize « bestes plus legeres » : le chien, le lévrier, le chat, les vaches, les brebis, la chèvre, l'âne, les chevaux, le renard, la belette, le lièvre, le connil, le cerf, le daim, le chevreuil, le singe.
- Les animaux fabuleux sont très rares, le basilic et le loup-garou.

⁸ Éric Baratay, « La mutation d'un regard : l'Église catholique et l'animal, en France, aux XVII^e-XVIII^e siècles », 1989, p. 301.

⁹ Aristote, *Histoire des animaux*, Livre VIII, Chapitre I, § 4-9. [En ligne]

¹⁰ Pline, *Histoire naturelle*, Livres VIII à XI. [En ligne]

¹¹ Il s'agit du Corégone Lavaret, présent dans le lac du Bourget en Savoie.

- Enfin une dernière catégorie, la chasse, reprend certains animaux déjà évoqués plus haut, c'est-à-dire les oiseaux ou le gibier à plumes (l'autour, le milan, le gerfaut, la perdrix, l'épervier, le faucon), les chiens, et le gibier à poils (le lièvre, le conuil, le cerf, le daim, le chevreuil, le sanglier).

Des animaux réels

Dans les parties précédant le retour du Pelerin ou les Dix jours de Lazare, les animaux ne font souvent l'objet que d'une simple mention, comme au chapitre 20 intitulé « *Comment Dieu fait plus de miracles en certains lieux qu'en d'autres* », où l'auteur tente d'expliquer comment la nature et ses richesses sont réparties sur la terre :

La Palestine donne le Baume ; l'Arabie l'Encens ; l'Inde la Reubarbe ; les Philippines et les Isles voisines, les Epiceries ; l'Ægypte l'oyseau Ibis ; le Peru celui du Paradis ; le Bresil le Toucan ; le Lac du Bourget en Savoye le poisson Lavaret. [...]. Les Picz-vers sont abondans en maintes regions, on n'en vit jamais en la terre de Tarente, non plus que des Loupz en Angleterre¹².

Pour constituer cette énumération, mêlant animaux, plantes, ressources naturelles ou exotiques dans un assemblage hétéroclite, Richeome s'appuie à nouveau sur *l'Histoire Naturelle* de Pline ainsi que sur *L'histoire naturelle et morale des Indes*¹³ de Joseph d'Acosta. Ces deux références se lisent en marge du texte. Même si l'auteur ne donne que peu de détails sur les animaux mentionnés, il invite le lecteur à se reporter aux deux textes cités notamment au sujet du pic vert¹⁴. Cependant, c'est dans la cinquième partie et le retour du pèlerin que Richeome se livre à une description précise et animée de certains animaux.

Il est ainsi de la peinture détaillée de la chasse et de ses animaux, faite au chapitre 149 par le personnage Lazare, invité à la table du Marquis. Mais c'est d'abord le narrateur omniscient qui évoque le sujet de conversation des chasseurs au début du dîner en énumérant les animaux principaux de la chasse :

[...] plusieurs propos furent tenus de la chasse, du Cerf, du Sanglier, du Renard, de la Perdrix, de la nature des chiens, et des oiseaux de proie¹⁵.

¹² Richeome, *op. cit.*, p. 93-94.

¹³ Joseph d'Acosta, *Histoire naturelle et morale des Indes*, Composée en Castillan par Joseph d'Acosta et traduite en François par Robert Regnault Cauxois, 1598.

¹⁴ Pline, *Histoire Naturelle*, Livre X, Chapitre XX.

¹⁵ Richeome, *op. cit.*, p. 894.

Cette entrée en matière sera reprise par Lazare quelques pages plus loin, élargissant la liste précédente, notamment en faisant référence à deux catégories « les grosses bestes » et « les legeres » et leur nature. Ici le personnage s'adresse au Marquis à qui il rend hommage pour son savoir sur l'art de la chasse :

Vous avés premierement discouru de plusieurs sortes de chiens, dont les uns sont pour les grosses bestes, Cerfs, Sangliers, et Loups ; les autres pour les legeres, Lievres, Connils, Tessons et Renards [...] vous avez encor parlé de la diverse nature des bestes ; les unes qui se defendent par force, les autres par fuite [...] ¹⁶.

Ces deux passages renvoient aux traités de vénerie et semble faire écho plus particulièrement au *Livre de chasse* de Gaston Phoebus encore très utilisé au XVI^e siècle. Remarquons que le Père jésuite ne fait aucune référence à l'ouvrage de Gaston Phoebus ou à d'autres traités de vénerie, comme il le fait pour les auteurs de l'Antiquité ou la Bible. Cependant, ces deux passages ne sont pas sans rappeler le prologue du *Livre de chasse* de Phoebus :

[...] Et parleray premièrement des bestes douces qui viandent, pource que elles sont plus gentilz et plus nobles. Et premièrement du cerf et de toute sa nature. Secondement du rangier et de toute sa nature. Tiercement du dain et de toute sa nature. [...] Et puis par la grace de Dieu parleray de la nature des chiens qui chassent et prennent bestes. [...]. Et après parleray de la façon et manière que bon veneur doit avoir ¹⁷.

Ce passage annonce une description méthodique des animaux et des chasseurs sous un angle « naturaliste » et à partir des observations et de l'expérience de l'auteur s'adressant à l'usage des seigneurs. C'est un ouvrage didactique qui s'affranchit de la dimension morale et religieuse des bestiaires. Notons que Phoebus évoque d'abord le gibier dont le premier représentant est le cerf, puis les chiens et enfin les chasseurs. Chez Richeome, le personnage narrateur fait d'abord référence aux chiens, puis « aux grosses bestes » et à leur nature. Le cerf tient à nouveau la première place de la classification, en tant que gibier royal¹⁸. À travers cet écho aux traités de vénerie, Richeome semble s'adresser directement à la noblesse de France et au Dauphin à qui cet ouvrage est dédié. Son hommage à l'art de la chasse n'en est que pour mieux célébrer la perfection de la création divine où rien n'est laissé au hasard. En effet, les caractéristiques des animaux de la chasse, notamment les chiens s'accordent avec les différentes sortes de gibier terrestre, puis les

¹⁶ Richeome, *op. cit.*, p. 894.

¹⁷ *La chasse de Gaston Phœbus, comte de Foix*, Paris : Au Bureau du Journal des Chasseurs, 1854, p. 1-2.

¹⁸ Dans *Bestiaires du Moyen Âge*, Michel Pastoureau explique que « Dès le haut Moyen Âge, la chasse au cerf se valorise et, à partir du XII^e siècle, devient la chasse royale par excellence. », p. 80.

oiseaux. Ainsi à chaque qualité du chien répond un moyen de défense propre à chaque proie. Le sens de l'odorat est particulièrement mis en valeur au détriment de la vue :

N'est-ce pas une grande merveille de la puissance, sagesse, et bonté divine, d'avoir donné la propriété au chien, de prendre le sentiment de la beste plutôt en fleurant qu'en voyant, de la suivre les yeux fermés, de porter sa veüe et sa science en son nez, plutôt qu'en son œil ? De sentir le Cerf, le Dain, le Chevreuil en ses pieds, et ailleurs ; l'Ours et le Sanglier en ses traces et pistes ? Luy avoir mis ceste docilité que d'entendre la voix et l'œil, le cor et le cri de son maistre ? de courir, de s'arrester, de clabauder, de garder le silence à point ? De s'accorder avec les chevaux et conspirer avec eux à la prinse des bestes, et au plaisir de leurs maistres qui les courent¹⁹ ?

C'est donc un véritable tableau vivant de la chasse qui se met en place sous les yeux du lecteur. En effet, le discours se concentre sur les verbes d'actions aisément représentables mentalement pour le lecteur. Le rythme binaire et les interrogations rhétoriques mettent en valeur les oppositions et accentuent la rapidité du mouvement général du texte. C'est un univers harmonieux que Richeome s'emploie à peindre, rappelant que les animaux sont des créations divines, preuves de l'omnipotence de Dieu sur terre. Pour le jésuite, l'harmonie du règne animal est régie par l'ordre divin pour le bénéfice de l'homme qui se doit d'en contempler la beauté d'abord par ses sens, puis par son entendement à travers la prière.

Toujours dans le récit du retour, les abeilles font également l'objet d'une description détaillée. Dans *Le Pelerin de Lorete*, l'épisode de « La fontaine aux abeilles » au chapitre 129, qui correspond à la première journée de retour des trois pèlerins offre une représentation minutieuse et quasi anthropomorphique de ces « petites gens ». Les pèlerins décident de s'arrêter pour déjeuner près d'une fontaine où ils s'émerveillent face au spectacle des abeilles :

Comme ils eurent benî la table, et commancé à manger, ces petites gens venoyent voltiger bourdonnant à l'entour ; les unes se posoyent sur leur pain, les autres sur l'herbe ; celles-cy baisoyent et pinsoyent de leur petit muffle les fleurons, dont le bord de la fontaine estoit diapré, et succoyent la liqueur pour en faire leur miel ; plusieurs beuvoyent au ruisseau, et donnoyent des attaintes à des petites Grenouilles vertes qui les espioyent pour les attraper ; elles venoyent souvent autour d'eux sans leur faire aucun ennuy, ains leur servoyent d'une douce recreation. [...] on dict qu'elle ont en horreur les larrons²⁰.

Ici encore le rythme binaire ainsi que l'usage de nombreux verbes d'actions sont à nouveau privilégiés afin de donner à l'ensemble un sentiment d'harmonie esthétique presque musicale.

¹⁹ Richeome, *op. cit.*, p. 910.

²⁰ *Ibid.*, p. 593.

Soulignons la répétition du verbe « venir » au début et vers la fin du passage insistant sur la présence « bourdonnante » des abeilles dans l'espace des pèlerins. Ces deux occurrences d'imparfait à valeur itérative encadrent les autres actions des « petites gens » où l'imparfait garde sa valeur sécante. Le lecteur assiste ainsi à une scène croquée sur le vif dans lequel le regard suit le mouvement des abeilles proches des pèlerins. De même, la répétition de l'adjectif « petit » à trois reprises permet au regard du lecteur de se concentrer plus intensément sur la nouvelle dimension de cette scène, tel un détail dans un tableau. Enfin, les deux adjectifs – « diapré » et « verte » – ajoutent immédiatement de la couleur à l'ensemble et suggèrent mentalement les autres couleurs des abeilles, de l'herbe, de la fontaine et de la nature environnante. La scène se conclut par une intervention du narrateur.

Pour cette première description des abeilles, Richeome utilise une nouvelle fois *L'Histoire naturelle* de Pline au Livre XI qu'il indique à deux reprises en marge de son texte, notamment car elles sont « ennemies des grenouilles » et « haïssent les larrons »²¹:

[Les abeilles] Elles-mêmes sont exposées aux attaques de plusieurs animaux. [...] La grenouille les guette quand elles vont chercher de l'eau pendant le temps où elles élèvent leur progéniture²².

Elles haïssent les voleurs et les femmes pendant la menstruation²³.

On notera ici l'omission délibérée des « femmes » et de leur menstruation par le Père Richeome qui n'accorde qu'une place très restreinte au genre féminin, à l'exception de la Vierge Marie érigée en modèle. Chez Pline, le discours sur les abeilles n'est pas limité par des considérations religieuses. Vingt chapitres leur sont consacrés dans *L'histoire naturelle* tandis que Richeome par le biais de ses personnages s'y arrête pendant douze pages au chapitre 129 ainsi qu'à l'occasion de la onzième gravure intitulée « La première journée du retour ».

Des animaux symboliques et allégoriques

Cependant même s'ils sont issus de l'observation attentive redoublée d'une lecture assidue de la Bible et des auteurs antiques, le Père jésuite n'en oublie pas leur dimension symbolique issue

²¹ Ces deux caractéristiques se retrouvent aussi chez Aristote, *L'Histoire des animaux*, Livre IX, chapitre XXVII.

²² Pline, *Histoire Naturelle*, Livre XI, Chapitre XIX, § 3.

²³ *Ibid.*, Chapitre XV, § 5.

de la tradition médiévale. En effet, dans le *Physiologus* et les bestiaires, dans les encyclopédies moralisées ou les recueils d'*exempla*, le comportement des animaux est interprété de façon allégorique. La façon de se nourrir, de chasser, de se défendre, de trouver son gîte ou de se déplacer fait l'objet de transposition allégorique, à titre d'exemple ou de repoussoir. Ainsi la scène de chasse que nous venons d'évoquer, aussi précise et documentée soit-elle, n'est qu'un prétexte à un éloge de la noblesse et à son activité favorite. N'oublions pas que *Le Pèlerin de Lorete*, publié en 1604, est dédié au futur Louis XIII et scelle la réconciliation des jésuites avec le pouvoir royal et le roi Henri IV. En effet, après avoir détaillé les comportements des animaux, le pèlerin Lazare conclut son discours par l'énoncé du « vray profit » de la chasse :

Je dis utilité, non de gibbier, present vulgaire, mais (qui est propre de la Noblesse) de l'exercice tres-profitable au corps, le fortifiant, l'agilissant et rendant vigoureux et souple ; et non moins utile à l'esprit, luy donnant la leçon de guerre à ceux qui la savent noter ; et qui est le principal point, matiere ample pour louer Dieu, qui a dressé en ses creatures ce pasetemps d'honneur et de profit, affin d'en estre glorifié par l'homme, qui ayant entendement et raison, luy doit hommage et recognoissance de toute la force et industrie, que pour l'amour de luy il a donné aux bestes, qui ne le savent recognoistre estant privées de jugement et discours²⁴.

« Pasetemps d'honneur et de profit », la chasse est certes une préparation pour la guerre ainsi qu'un moyen de lutte contre l'oisiveté et le péché tout en « fortifiant » le corps et l'esprit. Ces vertus de la chasse défendues par Richeome dans un contexte politique précis se retrouvent également dans le prologue du *Livre de la chasse* de Gaston Phoebus. Ici l'auteur entend prouver à son lecteur que la chasse permet d'éloigner l'homme des péchés et trouver la voie du salut :

[...] que de chasse je ose bien dire qu'il puet venir beaucoup de bien. Premièrement on en fuyt tous les sept péchiez mortelz. Secondement on est mieulx chevauchant et plus juste et plus entendant et plus apert et plus aysé et entreprenant et mieulx cognoissant tous pays et tous passages ; et brief et court toutes bonnes coutumes et meurs en viennent, et la salvation de l'âme ; quar qui fuyt les sept péchiés mortelz, selon nostre foy, il doit estre saulvé [...] ²⁵.

Pour Gaston Phoebus, la chasse est l'occasion de vivre en chrétien sans toutefois entrer dans les ordres. Chez Richeome, le dialogue entre Lazare le pèlerin et le Marquis représentant « un grand seigneur de France », est un hommage direct à la noblesse et son œuvre chrétienne qui à travers la chasse rend grâce à Dieu pour sa création, et offre un modèle de vie dans lequel homme et animal ont leur place. C'est dans cette perspective que Richeome souligne également l'importance de

²⁴ Richeome, *op. cit.*, p. 913.

²⁵ *La chasse*, *op. cit.*, p. 2-3.

l'observation patiente de la nature, notamment de la diversité des animaux et de leur comportement. En effet, doué « d'entendement et de raison », à la différence des « bestes » qui sont privées de jugement et discours »²⁶, l'homme est à même de reconnaître « toute la force et industrie » des animaux, qu'il peut prendre pour modeler son comportement. Dans *Le Pelerin*, la chasse prend une dimension topique à travers la similitude des discours tenus par Phoebus et Richeome.

Ainsi encore des abeilles qui prennent une triple valeur, sociale, politique et religieuse²⁷. Ému aux larmes par la contemplation de « ce petit peuple [...] toujours presage de bon-heur et de benediction » et la perfection de leur organisation sociale, Lazare avance une comparaison avec la monarchie française, faisant ainsi l'éloge du roi de France.

[...] c'est une nouvelle joye que j'ay considerant la grandeur de nostre Dieu en ces menües creatures ; car qui ne seroit pas ravi en admiration de tant de merveilles ramassées en de si petis corps, et de voir l'image de toutes les parties d'une monarchie parfaite divinement depeinte en la police de ce petit peuple ? En les contemplant elles me font souvenir de leur Roy, de leurs Magistrats, de leurs departements d'offices, de leur obeissance à leurs superieurs, de leur industrie à bastir leurs maisons, à dresser le Louvre et Palais de leur Prince, [...] de leur affection à courtiser leur Roy quand il sort aux champs, et de la prudence de leur Roy à leur donner courage à la besoigne par sa presence ; de sa beauté portant une estoille au front comme diademe et couronne [...].²⁸

Le dévouement des abeilles envers leur roi fait écho au dévouement de la Compagnie de Jésus envers le roi Henri IV. Comme mentionné plus haut, *Le Pelerin de Lorete*, est un présent au roi et à sa famille et la preuve de l'allégeance des jésuites envers le pouvoir royal.

Cependant, cette comparaison de l'organisation des abeilles avec la monarchie s'inspire de *L'Histoire Naturelle de Plin* au Livre XI consacré aux insectes, chapitre VII « Mode de leur

²⁶ Dans ce passage, Richeome reprend une des principales distinctions entre l'homme et l'animal théorisée par Thomas d'Aquin dans *La Somme Théologique*, Question 75 « De l'essence de l'âme », Article 3 « Les âmes des bêtes sont-elles subsistantes ? », Solutions : « Bien que l'homme soit du même genre que les animaux, il en diffère cependant par l'espèce. (...) Il y a dans l'âme deux facultés qui ont rapport au mouvement : l'une commande le mouvement, c'est l'appétit. Dans l'âme sensitive, elle ne peut agir sans le corps : la colère, la joie et toutes les passions impliquent une modification corporelle. L'autre faculté motrice exécute le mouvement. Par elle, les membres sont mis en mesure de suivre l'impulsion de l'appétit. Son opération ne consiste pas à mouvoir, mais à être mue. D'où l'on peut conclure qu'il n'y a pas dans l'âme sensitive de mouvement qui s'exécute sans le corps. » Saint Thomas d'Aquin, *Œuvres*, Bibliothèque de l'édition du Cerf, 1999. [En ligne]

²⁷ Dans *Bestiaires du Moyen Âge*, M. Pastoureau rappelle que « [les abeilles] ressemblent au Christ, dit le *Physiologus* : il nous a donné le miel puis s'est sacrifié. [...] Mais les abeilles sont plus pures : elles ne s'accouplent pas, restent vierges toute leur vie. Comportement admirable qui les fait comparer à la Vierge Marie [...] », p. 283-284.

²⁸ Richeome, *op. cit.*, p. 594-595.

gouvernement ». Cette référence est mentionnée directement par le jésuite en marge de son propre texte :

[...] Le peuple obéit merveilleusement [au roi]. Quand le roi sort, tout l'essaim est avec lui, se groupe autour, l'enveloppe, le protège, et ne le laisse pas voir. Le reste du temps, quand le peuple est à l'ouvrage, le roi visite les travaux dans l'intérieur, paraît donner des exhortations, et seul est exempt du travail. [...] Il ne sort de la ruche que quand l'essaim doit émigrer. [...] Quand [les abeilles] sont en route, chacune ambitionne de s'approcher de lui, et se réjouit d'être remarquée, remplissant son devoir ; fatigué, elles le soulèvent sur leurs épaules ; plus fatigué encore, elles le portent tout à fait²⁹.

Si Richeome privilégie le texte de Pline pour créer sa propre représentation des abeilles, il s'inspire également de *L'Histoire des animaux* d'Aristote. En effet, les *topoi*³⁰ des abeilles intelligentes, travailleuses, formant une société organisée autour d'un roi ainsi que leur loyauté à leur société comme à leurs dirigeants sont d'abord formulés par Aristote³¹. Comme nous avons pu le voir, le père jésuite ne cite pas toujours toutes ses sources, mais les mêle à son propre texte en y apportant souvent plus de détails relatifs à l'époque, à la politique et à la religion. Dans ce passage, Richeome fait des abeilles de parfaites intermédiaires pour porter son message politique à son lecteur, mais aussi à la monarchie française, toujours sous le regard de Dieu. Notons enfin qu'en 1611, dans *La peinture spirituelle*³², le jésuite souligne à nouveau le modèle politique constitué par la société des abeilles en y ajoutant également une dimension économique³³ qui n'apparaît pas dans *Le Pèlerin*.

Plus généralement, les animaux sont cités par Richeome pour leur valeur pédagogique ou symbolique. L'homme peut ainsi améliorer sa conduite en s'inspirant de certaines vertus des animaux. L'auteur conseille par exemple au pèlerin de s'inspirer et même d'imiter des « animaux appelez mundes³⁴ » (bœufs, chèvres, moutons, cerfs, chevreuil, daim) pour pratiquer la « rumination » et le ressassement dans la prière. L'homme peut aussi prendre conscience de ses mauvaises actions en observant la rage de certaines bêtes. Ainsi de la « cité mondaine » et de ses « qualitez » :

²⁹ Pline, *op. cit.*, Livre XI, Chapitre XVII, § 1.

³⁰ Marina Panarelli, « La classification des abeilles, de l'Antiquité au début de l'ère moderne », *Anthropozoologica*, 2020, 55 (13), pp. 187-198. [En ligne].

³¹ Aristote, *op. cit.*, Livre IX, Chapitres VIII, X, XVIII à XX..

³² Richeome, *op. cit.*, p. 630-631.

³³ Voir l'article d'Alain Clément, « Les références animales dans la constitution du savoir économique (XVII^e-XIX^e siècles) », 2002, p. 69-96.

³⁴ Richeome, *op. cit.*, p. 162. Ces animaux sont décrits dans le *Lévitique* 11, 3 : « Tout animal qui a le sabot fourchu, fendu en deux ongles, et qui rumine, vous pourrez le manger. »

La gourmandise, la rébellion, la paillardise, et tous les autres vices y sont toujours en regne et furie ; et ceste enceinte de murs et ces bastiments que vous y voyez dressez en si grand nombre, ne font pas une cité et habitation civile de genz humains, ains un affreux desert d’Afrique, plein de Lions, d’Ours, de Sangliers, de Mastins, de Serpens, d’Asnes, de Renards et autres sortes de bestes qui s’entrebattent et entremangent, et la plus part de ceux qui semblent hommes ne le sont qu’en apparence ; car au dedans ils portent l’ame de ces bestes que je viens de dire³⁵.

Dans ce passage, les hommes de la ville semblent disparaître sous la domination des vices qui les personnifient, puis les transforment en bêtes sauvages. On notera la gradation descendante du lion jusqu’au renard, c’est-à-dire de la bête la plus grosse et la plus féroce à la plus fine et rusée. Dans cette liste réunissant les « quadrupèdes sauvages et domestiques »³⁶ avec les serpents, Richeome choisit ces animaux pour leur dangerosité physique et leur bestialité afin de représenter l’effet dévastateur du péché sur les comportements humains. L’énumération s’achève par les deux verbes d’actions extrêmes « s’entrebattent et entremangent » où toute humanité disparaît dans l’acte cannibale. Sous l’effet du péché, l’homme se change en animal sauvage³⁷, et malgré les apparences physiques perd son « entendement » et sa « raison » qui le différencient de l’animal. Si Richeome procède ici par analogie, ce n’est que pour mieux souligner la séparation de l’homme de la bête dont l’âme diffère. Cependant, même les animaux sauvages, notamment le lion, l’ours, et le serpent, souvent considérés comme mauvais, peuvent aussi montrer le bon exemple, comme nous le verrons plus loin.

Dans *Le Pelerin*, les combats d’animaux sont évoqués à plusieurs reprises et peuvent aussi représenter les guerres de religion qui ont déchiré la France de la seconde moitié du XVI^e siècle. Au début du 5^e livre, deux essaims d’abeilles se livrent une bataille sans pitié :

Chacun avait son roi qui voltigeait au milieu de ses troupes, beau, luisant et plus gros de corps que la moitié qu’aucun de ses soldats et, bourdonnant, les exhortait gravement de se montrer vaillants en la nécessité présente. Il y avait, d’un côté et d’autre, plusieurs bataillons de diverse figure, les uns ronds, les autres carrés [...] Le signe donné par un confus bourdonnement de l’un et de l’autre côté, le choc commença, escadron contre escadron, donnant tantôt de front, tantôt par les flancs [...]³⁸.

³⁵ Richeome, *op.cit.*, p. 744.

³⁶ Dans *Bestiaires du Moyen Âge*, M. Pastoureau explicite la classification des animaux fréquemment utilisée dans les bestiaires influencés par l’Antiquité en cinq groupes : « Les quadrupèdes sauvages » dont le lion, l’ours et le sanglier, « Les quadrupèdes domestiques » dont l’âne, le chien et le renard, « Les oiseaux », « Les poissons » et « Les serpents et les vers ».

³⁷ Voir B. Périot, « Le lion, le renard et le loup dans quelques traités politiques de la Renaissance », 2007, p. 29.

³⁸ *Ibid.*, p. 599-600.

« C’était fait de ces deux peuples » si Lazare ne les avait pas séparés à l’aide « d’eau emmiellée », « lui faisant mal » de voir ces bonnes bêtes « se couper la gorge et perdre leur état par cette guerre civile ». Si Richeome décrit avec précision un combat violent mais égal entre les deux essaims d’abeille, il ne donne aucune indication historique, si ce n’est la référence à « cette guerre civile ». Notons que c’est un pèlerin catholique qui met fin à cette bataille entre abeilles et apporte la paix, allusion supplémentaire à la paix religieuse dans le royaume de France. De plus, malgré les qualités maintes fois démontrées des abeilles, le Père jésuite souhaite insister sur la primauté de la raison et l’entendement humain sur l’instinct animal. Enfin, il est intéressant de noter qu’Aristote³⁹ décrit également le combat entre « les petites abeilles » et « celles de la grosse espèce » autrement dit les bourdons. Mais c’est une nouvelle fois chez Pline que Richeome puise son inspiration. En effet, au chapitre XVIII du Livre XI, un combat entre deux essaims d’abeilles est décrit :

Avec un printemps humide, les essaims multiplient davantage ; avec un printemps sec, le miel est plus abondant. Si une ruche vient à manquer de nourriture, l’essaim dirige une attaque contre la ruche voisine, dans le dessein de la piller ; les autres se rangent en bataille pour résister [...]. Elle se livrent souvent aussi des combats pour d’autres causes, et les deux généraux rangent l’une contre l’autre les armées ennemies. [...] Les deux partis se réconcilient, si on les mouille avec du lait ou de l’eau miellée⁴⁰.

Le topos de l’intervention humaine apaisant les abeilles figure donc chez Pline. Si Richeome offre une paraphrase du texte de Pline, il y ajoute une plus longue description de la bataille utilisant le champ lexical de la guerre et des combats militaires. Le topos du combat entre animaux se retrouve dans d’autres chapitres de la dernière partie du *Pèlerin*, comme nous le verrons plus loin.

Parmi les nombreuses sources utilisées par Richeome, la Bible, notamment *l’Ancien Testament* lui fournit le substrat allégorique auquel puiser. Selon Baudoin Van den Abeele :

L’allégorie animale [suit] les mêmes voies que l’allégorèse biblique, invitant le lecteur à établir des parallèles avec l’histoire sainte (lecture allégorique au sens strict, ou typologique), la morale personnelle ou sociale (sens tropologique ou moral), le salut de l’âme et la vie future (sens anagogique)⁴¹.

³⁹ Aristote, *op. cit.*, Livre IX, Chapitre XXVII : « Les petites abeilles luttent énergiquement contre celles de la grosse espèce ; et elles font tout ce qu’elles peuvent pour les chasser des ruches. »

⁴⁰ Pline, *op. cit.*, Livre XI, Chapitre XVIII.

⁴¹ Baudouin Van den Abeele, « L’allégorie animale dans les encyclopédies latines du Moyen Âge », 1999, p. 127-130.

« L'allégorèse biblique » est au cœur du *Pelerin de Lorete* dont le but ultime est d'atteindre la « patrie celeste »⁴². Ainsi, Richeome use fréquemment de l'allégorie animale pour conduire son pèlerin / lecteur à la vie religieuse et au salut de son âme. Pour ce faire, il a très probablement puisé dans la littérature emblématique du XVI^e siècle, notamment dans les *Emblèmes* d'Alciat, ouvrage publié en 1531. Comme l'explique Béatrice Périgot :

Les *Emblèmes* d'Alciat [...] montrent [...] le lien qui s'établit entre l'exégèse biblique, le bestiaire et la fable : chaque emblème reprend quelque peu la forme des articles du bestiaire : il se présente sous la forme d'un titre très bref, d'une gravure, de vers latin et d'un commentaire nourri qui établit les liens entre texte et image. L'emblème est une sorte de contamination et de sécularisation du bestiaire et du commentaire biblique. Il établit des correspondances allégoriques entre une représentation figurée et une idée.⁴³

Richeome fait bon usage de ces « correspondances allégoriques » pour nourrir son bestiaire religieux dans le récit du retour ainsi que dans les gravures que nous explorerons plus loin.

Des animaux allégoriques

Dans *Le Pelerin*, même si les animaux font tous partie de la création de Dieu, ils ne sont pas nécessairement bons, et peuvent être détournés par le Malin. Plusieurs d'entre eux prennent alors la valeur emblématique du mal, comme le loup, le lion, l'hyène, le serpent, le chat ou le bouc. Notons également que dans la littérature emblématique, le comportement d'un même animal peut donner lieu à diverses interprétations en fonction des auteurs, et être « porteurs de plusieurs messages différents »⁴⁴ selon l'analyse d'Alison Saunders.

Ainsi lors de la cinquième journée du retour en France, Richeome insère dans la narration une nouvelle scène de combat entre une belette et un serpent. En marge du texte, le Père jésuite indique deux références, celle d'Aristote et de Pline dont les descriptions sont beaucoup plus brèves :

[...] voilà la bellete qui se va lancer contre un gros serpent qui gisoit là auprès estendu en plusieurs cercles aux rayons du Soleil, qui estoit encor assez haut ; le combat commença, la bellete luy mordit la queüe, et se levant en sursaut le vouloit mordre au ventre. Le serpent n'estoit encor desengourdi et gyroit à pesantes trainées : la bellete roudoit legerement sautillant çà et là pour l'attaindre sans estre mordüe. Le serpent petit à petit s'eschauffoit à l'escrime, et

⁴² Richeome, *op. cit.*, p. 106.

⁴³ Béatrice Périgot, « Le lion, le renard et le loup dans quelques traités politiques de la Renaissance », *art. cit.*, p. 19.

⁴⁴ Alison Saunders, « Les animaux emblématiques : porteurs d'un seul ou de plusieurs messages différents », 2007, p. 101-118.

déjà enflait le col et le levoit un pied sur terre ; se viroit, se trainoit, sifflant et dardant la langue à traictes et saillies redoublées. La bellete luy donnoit toujours quelque coup de dent et luy passoit dessus, et dessous, et à travers, si vistement qu'elle sembloit voler, et si dextrement qu'il n'estoit possible au serpent de trouver prise à sa dent⁴⁵. (Richeome)

[...] Quand la belette doit lutter contre un serpent, elle mange d'abord de la rue, dont l'odeur est détestée du serpent. Le serpent-dragon, quand il est malade en automne, avale du suc de laitue sauvage ; et c'est là un fait qui a été fréquemment observé⁴⁶. (Aristote)

[...] la belette, en mangeant de la rue quand elle a livré des combats aux serpents en poursuivant les rats [...] ⁴⁷. (Pline)

Si Richeome a bien vu la valeur emblématique de la belette – selon Aristote et Pline, c'est pour avoir mâché de la rue, une plante herbacée aux vertus antiseptiques et stimulantes, que la belette a la force de terrasser le démon – il s'est toutefois laissé prendre au plaisir de décrire et de raconter. « Il ne sait plus qu'admirer la sagesse du Créateur », note Brémond⁴⁸. En revanche François de Sales, dans le sermon qu'il donnera pour le premier dimanche de Carême en 1617, comparera la rue qu'ingère la belette et qui lui donne force et puissance, à l'eucharistie : « La belette ne craint rien auprès du serpolet, il en est ainsi de nous en présence des Sacrements⁴⁹. » Ce combat contre le serpent fait également écho à Yvain défendant le lion attaqué par un serpent dans *Le chevalier au lion*⁵⁰ de Chrétien de Troyes.

Il n'est pas rare non plus de retrouver le même animal représentant le mal dans un chapitre, puis le bien dans un autre. Ainsi le serpent peut même devenir meilleur par l'action de la prière et aider un pèlerin en danger. Au chapitre 138, Theodose (le second pèlerin) raconte l'histoire d'un pèlerin sauvé de la faim par des serpents lui indiquant une pierre nourrissante. Même le serpent représentant le mal par excellence devient un adjuvant par la volonté de Dieu. À travers cette histoire enchâssée, Richeome invite le lecteur à déchiffrer le monde par l'observation de ses créatures, et à ne pas se laisser abuser par les apparences.

En la seconde et troisieme nuit à la mesme heure, les serpens reviennent encor, et ayant faict le mesme s'en retournent. Alors il se persuada que c'estoyent vrays serpens ; mais il ne pouvoit sçavoir à quelle fin ils venoyent lescher ceste pierre. Cependand il estoit déjà tout elangouri de faim, et pensa que possible ces bestes luy monstroyent ce qu'il luy falloit faire pour se

⁴⁵ Richeome, *op. cit.*, p. 710.

⁴⁶ Aristote, *op. cit.*, Livre IX, Chapitre II.

⁴⁷ Pline, *op. cit.*, Livre VIII « Traitant de la nature des animaux terrestres », Chapitre XLI « Remèdes trouvés par les animaux ».

⁴⁸ Henri Brémond, *Histoire littéraire du sentiment religieux*, 1915, p. 44.

⁴⁹ François de Sales, *Sermons*, vol. 2, in *Oeuvres complètes*, t. 8, 1897, p. 249.

⁵⁰ Chrétien de Troyes, *Le chevalier au lion*, Édition critique d'après le manuscrit B.N. fr 1433, 1994.

sustanter. Si s'en va à la pierre, l'abbouche, et la lesche. Aussi tost qu'il l'eut leschée (chose admirable) il se sentit fortifié contre la faim et le froid, ne plus ne moins que s'il eut avalé quelque restaurant, et prins quelque grosse robbe⁵¹.

Ce miracle⁵² transmis oralement s'inscrit dans une série de différentes histoires enchâssées racontées par les deux pèlerins Lazare et Theodose pour la défense de la foi catholique et notamment contre le Protestantisme. Ainsi sous l'action de Dieu et de sa providence, l'animal devient à la fois adjuvant puisqu'il nourrit physiquement le pèlerin en danger, et enseignant car il transmet la parole de Dieu nécessaire à la vie spirituelle de l'homme et à son salut. Grâce à la figure du serpent, Richeome illustre et renforce la leçon sur l'épisode biblique du prophète Élie sustenté par les corbeaux⁵³, « bestes qui en soy sont pernicieuses à la vie⁵⁴. »

De même le lion⁵⁵, qui traditionnellement a soit une image positive lorsqu'il est lié à l'évangéliste saint Marc⁵⁶, soit une image négative et destructrice lorsque certaines figures de l'*Ancien Testament* comme Samson⁵⁷ ou Daniel⁵⁸ doivent l'affronter, prend dans *Le Pèlerin*, l'aspect d'une bête féroce sous l'apparence de laquelle le démon se cache et attaque les pèlerins lorsqu'ils sont à l'ermitage sur le chemin du retour⁵⁹. Un signe de croix et une prière suffisent à faire disparaître l'illusion diabolique. En revanche, quelques chapitres plus loin, la « lionnesse⁶⁰ » est perçue de façon positive. Lors d'une halte au couvent de Bon-Heur, les pèlerins découvrent trois tableaux dont ils font la lecture. Grâce au procédé de *l'ekphrasis*, le personnage de Lazare met sous les yeux de son auditoire et du lecteur les détails des tableaux, puis en offre une lecture allégorique. Dans le troisième tableau, une « lionnesse » se laisse conduire docilement par un religieux à son supérieur. Lazare déchiffre l'allégorie pour son serviteur Vincent qui craint toujours l'animal :

[...] je vois qu'elle est fort douce, se laissant mener par un simple Religieux ; et c'est à mon advis un effect de l'obeissance aveugle représentée en Isaac bandé ; car ce Religieux

⁵¹ Richeome, *op. cit.*, p. 728.

⁵² John Fisher, *De Veritate Corporis et Sanguinis Christi in Eucharistia, adversus Johannem Oecolampadium*, 1527, Livre III, Chapitre XXII, p. 192-194.

⁵³ 1 Rois 17, 4-6.

⁵⁴ Richeome, *op. cit.*, p. 724.

⁵⁵ Alison Saunders insiste sur la pluralité d'interprétations formulées par les emblématises à partir du comportement du lion en tant qu'animal sauvage : « Pour Guérout [...], le lion est un symbole de vices, alors que pour Corrozet il est neutre : ni bon ni mauvais, [...]. Pour Alciat, le lion peut signifier quelque chose de bon, quelque chose de mauvais, ou bien quelque chose de neutre, selon le cas ! » (*Art. cit.*, p. 113).

⁵⁶ Ezéchiel, 1, 10-14 ; Apocalypse 6, 7-8.

⁵⁷ Juges 14, 5-6.

⁵⁸ Daniel, 6, 8-25 ; 7, 4.

⁵⁹ Richeome, *op. cit.*, p. 787 : « Un grand Lion leur venoit au devant avec des urlemens effroyables. »

⁶⁰ *Ibid.*, p. 834-838.

commandé par son Abbé de luy amener ceste beste farouche, il l'alla prendre en fermant les yeux au danger, et ne souciant que du commandement de son Superieur ; et Dieu en faveur de son obeïssance luy rendit la Lionne souple et obeïssante⁶¹.

La soumission de la lionne est expliquée par l'intervention de Dieu « en faveur » de la parfaite « obéissance » du religieux. De plus, le personnage de Vincent représente ici le fidèle ou le lecteur en quête de réponses face au monde et à ses dangers. L'animal sert donc d'exemple et met le fidèle sur la voie de la méditation pour accéder à Dieu. Cependant, leur véritable sens ne peut être déchiffré que par un religieux ou un pèlerin aguerris, autre intermédiaire sur le chemin du salut.

On insistera également sur l'importance de l'image pour Richeome. En effet, pour le père jésuite, l'image religieuse doit soutenir le fidèle dans sa prière et le guider visuellement. Les images sont donc inspirées de la méthode des *Exercices spirituels*⁶² d'Ignace de Loyola où le support visuel permet de passer de la contemplation des choses sensibles à celle de l'invisible jusqu'à l'amour de Dieu.

L'animal dans les gravures

Même si le Père jésuite a souvent recours à l'*ekphrasis* dans la cinquième partie, son ouvrage comporte également 14 gravures sur cuivre réalisées par Léonard Gautier. Ces gravures furent exécutées avec la collaboration de Richeome, lui-même passionné de peinture⁶³. On notera toutefois que seules quatre gravures représentent plusieurs animaux.

Les abeilles déjà représentées dans le texte, sont redoublées dans la gravure « La première journée du retour » ouvrant la dernière partie et le récit d'aventure. Organisée en trois plans verticaux, cette gravure condense les aventures de la première journée de retour ainsi que la méditation sur la fuite en Égypte. Au premier plan de l'image, les pèlerins sont accueillis par l'hôte de la « maison champêtre » ; au second plan, les pèlerins prennent leur repas avec les abeilles, face à eux un berger et ses troupeaux ; enfin au troisième plan, la Vierge et l'enfant sur un âne accompagnés de Saint Joseph et de trois anges prennent le chemin de l'Égypte. C'est le second plan qui retient notre attention ici car les personnages partagent directement l'espace avec les

⁶¹ *Ibid.*, p. 837.

⁶² Ignace de Loyola, *Exercices spirituels* [1548], Paris, 2004.

⁶³ Dans *L'Histoire du sentiment religieux*, l'Abbé Brémond rappelle que « Richeome était peintre, lui aussi. Par la fécondité, le détail minutieux et l'éclat de ses conceptions, il devait faire l'envie, la joie et le désespoir des artistes qu'il employait à l'illustration de ses livres. » Brémond, *op. cit.*, p. 34

animaux : les pèlerins et les abeilles voletant autour d'eux, et le berger surveillant ses troupeaux de moutons et de vaches.

Cependant, l'image n'est pas qu'une simple reproduction du texte car elle permet aussi de mettre l'accent sur la dimension religieuse des animaux, notamment des abeilles qui sont ici le signe et la présence de l'action de Dieu dans le monde. En effet, les abeilles apparaissent à deux reprises : d'abord autour des pèlerins, puis en cercle entre le second et le troisième plan de l'image. L'essaim semble se diriger en un mouvement ascendant vers la sainte famille. Ce sont donc les abeilles qui guident les pèlerins dans leur méditation. En contemplant les abeilles, et à travers elles l'œuvre divine, Lazare et ses compagnons de voyage, tout comme le lecteur, peuvent atteindre la contemplation spirituelle de la fuite en Égypte. Pour Marie-Christine Gomez-Géraud, dans son livre *Le Crépuscule du Grand Voyage* :

L'image aime à révéler la présence de l'Invisible en juxtaposant les espaces de la terre et du Ciel suivant une évidente disposition symbolique de la surface iconique⁶⁴.

En suivant les chemins tracés à l'intérieur de l'image, le fidèle peut ainsi passer de la maison de l'hôte à l'observation des animaux réels (abeilles, brebis et vaches) à travers deux scènes de la vie quotidienne (le repas champêtre et le travail du berger) jusqu'à la méditation de la scène de la fuite en Égypte. Notons que seules les abeilles prennent une dimension allégorique dans l'image introduisant le fidèle aux Mystères de la vie de la Vierge. Grâce à leur répétition et déplacement dans la gravure et à leur ascension vers l'espace divin, elles figurent également la Vierge et l'Église car elles sont « vierges et meres »⁶⁵ comme le mentionne Richeome.

Un autre animal emblématique attire l'attention du lecteur dans deux autres gravures « Le départ du pèlerin » et « Tentations de la vie humaine », le paon. Dans le bestiaire médiéval, le paon représente l'immortalité de l'âme ainsi que la résurrection car sa chair est incorruptible et son plumage se renouvelle à chaque printemps. Alors que dans la première gravure « Le départ du pèlerin », le paon déploie ses plumes dans une large galerie où le pèlerin fait ses adieux à sa famille, dans la seconde, l'oiseau est représenté perché sur le toit d'une église, l'éventail de ses plumes fermé. Dans la première gravure, le paon⁶⁶, le singe et le petit chien en mouvement semblent une représentation allégorique du premier plan, dans laquelle le pèlerin délaisse le monde et ses

⁶⁴ Marie-Christine Gomez-Géraud, *Le Crépuscule du Grand Voyage*, *Le Crépuscule du Grand Voyage*, 1999, p. 158.

⁶⁵ Richeome, *op. cit.*, p. 597.

⁶⁶ Le paon peut aussi représenter la vanité et la séduction. Voir Michel Pastoureau, *op. cit.*, p. 206.

tentations pour suivre les chemins de Dieu. En effet, au second plan, le chien – qui tout au long de l'ouvrage représente la fidélité et la justice – accourt vers le paon et délaisse le singe symbole traditionnel du péché, du mal et en particulier de la luxure. Dans la seconde gravure intitulée « Tentations de la vie humaine », le paon est doté d'une taille disproportionnée et se tient sur la flèche d'une église au milieu d'une ville fastueuse. Cette gravure plus énigmatique que les autres se réfère directement au texte, en particulier au songe de Lazare et à sa concrétisation lors du passage des pèlerins dans la cité corrompue et violente nommée à dessein « Mondeville ».

Oyez donc mon songe, dict Lazare, et gardez vous d'avoir peur ; car il est plein de pieces dangereuses. Sur la nuit il m'a semblé que je voyois sortir d'une ville plusieurs esquadrons d'hommes et de bestes furieuses, combattans les uns contre les autres ; les hommes contre les hommes, les bestes contre les bestes [...] ⁶⁷.

Pour condamner le mal auquel s'adonnent les hommes de cette ville symbolisant le monde, le graveur a représenté les pèlerins en hauteur (à droite) regardant plusieurs groupes d'hommes (à gauche) s'affrontant face à face à pied et à cheval, mais également quatre groupes d'animaux faisant de même. Parmi les animaux, on peut distinguer clairement un duel de serpents, puis plus difficilement un combat entre un serpent et un renard, entre un renard et un loup, enfin entre deux chiens. Seul le paon sur la flèche de l'église s'oppose à cette violence et semble protéger l'église au milieu de la ville et du monde. Ici les animaux figurés dans la partie gauche de l'image sont des allégories du mal et des tentations. À droite, le paon est l'unique signe indiquant le chemin à suivre pour parvenir jusqu'au Christ, également représenté au désert face à la tentation du démon, tout en haut de la gravure.

Dans ces deux dernières images, il est intéressant de constater qu'à aucun moment, le graveur ne représente les animaux au contact des hommes, à l'exception des hommes à cheval. En effet, dans le « Depart du Pelerin », le groupe de personnages au premier plan demeure à distance des trois animaux du second plan même s'ils se tiennent tous dans une longue galerie. De même, dans les « Tentations de la vie humaine », les combats entre hommes se font dans des espaces séparés. Seul le cheval se mêle aux combats humains sans doute pour différencier le statut des combattants : cinq hommes s'affrontent à cheval tandis que trois se battent à terre au bas de la montagne.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 714.

Il semble donc que dans ces gravures, les animaux réfléchissent les actions humaines, qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Cependant, l'homme a toujours une responsabilité par rapport aux autres créatures car il est doué d'entendement et possède une âme spirituelle. Dans la seconde gravure, le regard des pèlerins redouble le regard du lecteur/spectateur qui est sans cesse invité à observer et à tirer les leçons de ses observations.

L'auteur du *Pelerin de Lorette*, comme tous les humanistes de la Renaissance, aime à se référer aux textes de l'Antiquité et du Moyen-Âge et à les intégrer dans son propre texte. Dans cet ouvrage à la fois politique et religieux, la représentation des animaux est fondée sur de nombreux topoï narratifs dont quelques-uns sont même répétés dans différents chapitres de la dernière partie. C'est le cas des combats entre animaux, notamment la bataille fratricide des abeilles et la lutte entre la belette et le serpent. De même, le topos du combat entre l'animal et l'humain y tient bonne place, mais celui de l'animal guidant, puis sauvant l'humain est particulièrement mis en valeur par le jésuite. Cependant, on s'aperçoit très vite que ce ne sont pour lui que des prétextes pour créer et animer son propre bestiaire. La contemplation tout comme la description des animaux est pour Louis Richeome un véritable plaisir. Ainsi il préfère décrire les animaux en action, et non comme des images figées. Toutefois, du réel au figuré et au symbolique, voire à l'emblématique, les animaux du *Pelerin de Lorette* sont avant tout mis au service de la foi catholique par le jésuite. Tour à tour enseignant, miroir des actions humaines, intermédiaire entre la terre et le ciel, l'animal guide le lecteur / le fidèle sur la voie de Dieu. Ainsi des textes aux images, la représentation topique des animaux constitue un moyen efficace pour imprégner la mémoire du lecteur et transmettre un modèle de vie chrétienne menant au salut.

Si comme le disait l'Abbé Brémond dans son *Histoire du sentiment religieux* « Richeome veut du bien à toute fleur, mais davantage encore à la plus insignifiante des bêtes »⁶⁸, l'homme et l'animal gardent toujours leur distance dans une relation faite d'observation, de collaboration temporaire, et souvent d'affrontement et de peur, mais jamais d'égalité. Si parfois les animaux sont dotés de qualités humaines et sauvent les hommes grâce à la divine Providence, le jésuite ne cesse de rappeler à son lecteur la différence fondamentale entre l'homme et l'animal à savoir l'absence de « jugement et de discours⁶⁹ » chez ce dernier. Le lecteur doit donc s'en remettre au

⁶⁸ Brémond, *op. cit.*, p. 40.

⁶⁹ Richeome, *op. cit.*, p. 913.

savoir de l'ecclésiastique s'il veut interpréter sans se méprendre les sens allégoriques de l'animal qui reste une créature inférieure. Pour Richeome, l'animal est créé par Dieu pour l'homme non seulement pour sa subsistance, mais aussi comme preuve de la puissance et de l'amour de Dieu pour ses créatures. En ce début de XVII^e siècle et avant *Le Discours de la méthode* de Descartes en 1637, dont certaines interprétations donneront lieu à la théorie de « l'animal-machine »⁷⁰, les animaux habitent le discours religieux, mais il n'y a pas encore de préoccupations quant à leur bien-être, ni de réflexion sur la violence qui leur est faite notamment pendant la chasse. Il faudra attendre plusieurs siècles pour que la religion chrétienne change son regard sur l'animal et pense à donner une « âme spirituelle »⁷¹ et des droits aux animaux.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires

ACOSTA, Joseph d', *Histoire naturelle et morale des Indes*, Composée en Castillan par Joseph d'Acosta et traduite en François par Robert Regnault Cauxois. A Paris, chez Marc Orry, 1598.

ARISTOTE, *Histoire des animaux*, traduite par J. Barthélemy Saint-Hilaire, Tome III, Librairie Hachette et C^{ie}, Paris, 1883. [En ligne]
<http://remacle.org/bloodwolf/philosophes/Aristote/animauxinto.htm> [Consulté le 12 mars 2023].

FISHER, John, *De veritate corporis & sanguinis Christi in eucharistia libri quinque aduersus Oecolampadium*, Cologne, 1527. [En ligne]
<https://books.google.com/books?id=zISURJp2S6oC&printsec=frontcover#v=onepage&q&f=false> [Consulté le 10 mars 2023].

La chasse de Gaston Phœbus, comte de Foix, envoyée par lui à Messire Philippe de France, duc de Bourgogne, collationnée sur un manuscrit ayant appartenu à Jean Ier de Foix, avec des notes et la vie de Gaston Phœbus par Joseph Lavallée, Paris : Au Bureau du Journal des

⁷⁰ Voir l'article de Roger Texier, « La place de l'animal dans l'œuvre de Descartes », 2012, p. 15-27.

⁷¹ Éric Baratay, « Le christianisme et l'animal, une histoire difficile », 2011, p. 134.

Chasseurs, 1854, pp. 1-2. Public Domain Mark 1.0. [En ligne]
<https://archive.org/details/LaChasseDeGastonPhoebusLavallee/page/n10/mode/1up>
[Consulté le 9 mars 2023].

LOYOLA, Ignace de, *Exercices spirituels* [1548], Traduction du texte Autographe par Edouard Gueydan s.j. en collaboration, Collection Christus n°61, Desclée de Brouwer Bellarmin, Paris, 2004.

PLINE, *Histoire naturelle*, Avec la traduction en français par M. Émile Littré, Collection des Auteurs latins publiée sous la direction de M. Nisard Firmin-Didot, Paris, 1855. [En ligne]
<https://remacle.org/bloodwolf/erudits/plineancien/index.htm> (Consulté le 12 mars 2023).

RICHEOME, Louis, *La peinture spirituelle ou l'art d'admirer aimer et louer Dieu en toutes ses œuvres et tirer de toutes profit salutere. Au tres-reverend Pere Claude Aquaviva General de la Compagnie de Jesus*. A Lyon, chez Pierre Rigaud, 1611.

RICHEOME, Louis, *Le Pelerin de Lorete. Vœu a la glorieuse Vierge Marie Mere de Dieu pour Monseigneur le Daupin*, Bordeaux, Simon Millanges, 1604.

THOMAS D'AQUIN (saint), *Œuvres*, édition numérique : bibliothèque de l'édition du Cerf, 1999. Projet Docteur Angélique en ligne.
http://docteurangelique.free.fr/saint_thomas_d_aquin/oeuvres_completes.html [Consulté le 10 mars 2023].

TROYES, Chrétien de, *Le chevalier au lion*, Édition critique d'après le manuscrit B.N. fr 1433, Traduction, présentation et notes de David F. Hult, Le livre de Poche, 1994.

Sources secondaires

BARATAY, Éric, « La mutation d'un regard : l'Église catholique et l'animal aux XVII^e-XVIII^e siècles », *Histoire et animal*, Presses de l'IEP de Toulouse, Volume 2, p. 301-314, 1989. Halshs-00562454. [En ligne] <https://shs.hal.science/halshs-00562454/document> [Consulté le 3 mars 2023]

BARATAY, Éric, « Le christianisme et l'animal, une histoire difficile », *Ecozon@*, 2011, 2 (2), pp. 120-138. Halshs-00659716. [En ligne] <https://shs.hal.science/halshs-00659716/document> [Consulté le 3 mars 2023]

BRÉMOND, Henri, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis la fin des guerres de Religion jusqu'à nos jours*, Tome I, l'Humanisme dévot (1580-1660), Paris, H. Odelin, 1915, p. 44. [Version numérisée] <https://livres-mystiques.com/partieTEXTES/Bremond/index.htm> [Consulté le 12 mars 2023].

CLÉMENT, Alain, « Les références animales dans la constitution du savoir économique (XVII^e-XIX^e siècles) », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, n 7, 2002, p. 69-96. [En ligne] <https://www.cairn.info/revue-histoire-des-sciences-humaines-2002-2-page-69.htm&wt.src=pdf> [Consulté le 1^{er} décembre 2023].

FABRE, Pierre-Antoine, « En quête d'un lieu. Remarques sur le *Pèlerin de Lorette* de Louis Richeome » dans *Genius Loci*, Ed. de la Différence, 1993, pp. 185-204.

GOMEZ-GÉRAUD, Marie-Christine, *Le Crépuscule du Grand Voyage, Le Crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458- 1612)*, Champion, Paris, 1999.

GOMEZ-GÉRAUD, Marie-Christine, « Exotisme, altérité animale et identité humaine. Les perroquets de Jean de Léry », *Viatica*, HS 5 | 2022, p. 1-13. [En ligne] <https://journals.openedition.org/viatica/?id=2397> [Consulté le 24 novembre 2023].

GREIMAS, Julien, *Sémantique structurale. Recherche de méthode*, Paris, Larousse, 1966.

MARTY-BADIOLA, Frédérique, *Le Pèlerin de Lorete de Louys Richeome. Edition annotée et commentée précédée d'une étude littéraire et iconographique*, Thèse de Doctorat, Université de Pau, 2014. [En ligne] <https://www.theses.fr/2014PAUU1011>

PANARELLI, Marina, « La classification des abeilles, de l'Antiquité au début de l'ère moderne », *Anthropozoologica*, 2020, 55 (13), pp. 187-198. [En ligne] <http://anthropozoologica.com/55/13> [Consulté le 2 mars 2023].

PASTOUREAU, Michel, *Bestiaires du Moyen Âge*, Paris, Éditions du Seuil, 2020.

PÉRIGOT, Béatrice, « Le lion, le renard et le loup dans quelques traités politiques de la Renaissance », dans *L'animal sauvage à la Renaissance*, Philip Ford (dir.), Cambridge French Colloquia, 2007.

SAUNDERS, Alison, « Les animaux emblématiques : porteurs d'un seul ou de plusieurs messages différents », dans *L'animal sauvage à la Renaissance*, Philip Ford (dir.), Cambridge French Colloquia, 2007.

TEXIER, Roger, « La place de l'animal dans l'œuvre de Descartes », *L'Enseignement philosophique*, 2012/4 (62^E Année), p. 15-27. [En ligne] <https://www.cairn.info/revue-l-enseignement-philosophique-2012-4-page-15.htm> [Consulté le 23 novembre 2023].

VAN DEN ABEELE, Baudoin, « L'allégorie animale dans les encyclopédies latines du Moyen Âge », dans *L'animal exemplaire au Moyen Âge (Ve - XVe siècles)*, Jacques Berlioz et Anne-Marie Polo De Beaulieu (éd.), Rennes, PUR, 1999.